

24 images

24 iMAGES

Corps à corps

Julien Fonfrède

Numéro 199, juin 2021

Jouer la comédie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96519ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fonfrède, J. (2021). Corps à corps. *24 images*, (199), 82–87.

Corps à corps

PAR JULIEN FONFRÈDE

**Être dans le corps d'un autre
pour apprendre à se connaître
soi-même : quand le cinéma
s'amuse à interchanger les identités.**



↑ WandaVision (2021), Mini-série créée par Jac Schaeffer pour Disney+

Changer de corps pour changer de vie. Dans la vie, rien ne saurait être aussi simple. Au cinéma où tout est a priori possible, (inter)changer d'identité est par contre un concept scénaristique qui a été souvent propice à mettre en scène une multitude de situations désopilantes à travers les époques.

Question de rire de nos petites crises existentielles, de bousculer nos frustrations quotidiennes plus ou moins grandes. Question aussi de repenser notre place dans le monde occidental, alors que l'on semble toujours de plus en plus rêver être un autre : plus beau, fort, riche, jeune, courageux, libre, la liste est longue. Clairement, une spirale infernale d'insatisfactions et de névroses disparates avec laquelle il faut pouvoir parfois s'amuser...

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

À l'origine de la popularité de ce type d'histoires « drôles », citons le classique en prises de vues réelles des studios Walt Disney : *The Shaggy Dog* (Charles Barton, 1959). Pour débiter ce nouveau genre d'aventures transgressives, quel meilleur choix qu'un jeune ado qui se retrouve dans le corps de son chien (et vice-versa). La situation devient vite des plus chaotiques, dans un foyer où le père a particulièrement horreur de la race canine. Nul ne saurait encore ignorer la célèbre séquence d'un autre classique (animé, cette fois) des studios Disney : *The Sword and the Stone* (Wolfgang Reitherman, 1963). Dans ce film loufoque à souhait, Merlin l'Enchanteur fait l'éducation du jeune Arthur (celui de la légende). À l'occasion d'une leçon, ce dernier, transformé en écureuil, s'en va joyeusement gambader dans la forêt. Il y rencontre une jeune femelle écureuil avec laquelle il batifole (situations burlesques et trop mignonnes qui dérident n'importe quel spectateur). Mais, soudain, il prend conscience de l'amour ardent pour sa personne qui vient de naître dans le cœur de sa compagne de jeu. Le rire s'estompe. L'écureuil doit alors expliquer à sa camarade qu'il n'est pas celui qu'elle croit. Lui, l'humain qui, naïvement, pour jouer avec le monde animal, a usurpé l'identité d'une autre espèce. Déception, tristesse : l'enfant redevient humain et s'éloigne, penaud, tandis que le regard de la femelle écureuil renvoie à la plus terrible des tragédies.

Être un autre, passé l’amusement premier d’être différent, n’est donc peut-être pas aussi simple et/ou naturel que ce que l’on croit.

En 1976, toujours chez Disney, l’exercice humoristique se raffine et se complexifie avec *Freaky Friday* (Garry Nelson), autre grand classique de l’inversion corporelle. Les névroses familiales sont au cœur du récit, qui se regarde comme une sorte de psychanalyse des jalousies identitaires dans l’Amérique consumériste. Il est, ici, question des problèmes relationnels entre Annabelle (Jodie Foster, la même année que *Taxi Driver*), écolière, et sa mère (l’hilarante Barbara Harris). Chacune reproche à l’autre sa terrible vie. L’une jalouse la jeunesse sans responsabilités, l’autre envie l’indépendance des adultes. Un matin, toutes deux vont se réveiller chacune dans le corps de l’autre. Dès lors, l’humour absurde et les situations domestiques catastrophiques ne cesseront de s’accumuler. Comment alors faire comprendre au père de famille que la femme qu’il veut tout naturellement embrasser n’est autre maintenant que sa fille ? Et, pour une mère devenue sa fille, comment gérer un premier amour de gamine ? Et qu’en est-il, pour une fillette devenue sa mère, quand il faut faire la lessive de la famille, argumenter avec une bonne alcoolique, conduire une voiture pour faire les courses, être la femme au foyer docile et parfaite qu’on attend d’elle, en particulier son mari ? Toutes sortes de situations impossibles, inconcevables, potentiellement très drôles aussi, vous l’aurez compris... Impossible de ne pas s’amuser à voir la jeune Foster jouer la mini-adulte, interagissant physiquement (parties de volley-ball et de hockey sur gazon catastrophiques) ou affectivement (tentatives raisonnées et rationnelles pour régler des problèmes d’intimidation), telle une extraterrestre parachutée dans une cour d’école. Ou à voir Harris en mère qui joue la femme libérée du fait du rajeunissement (roulades sur le canapé, bulles de chewing-gum géantes, jambes bien trop écartées et maquillage bien trop prononcé pour une femme au foyer, etc.). Au fur et à mesure des imbroglios et des échecs de chacune, la situation sombrera vite dans l’anarchie la plus complète. Le tout culminant dans une course-poursuite hystérique (inspiration évidente de celle, célèbre, des *Blues Brothers*) avec la police, mêlée à une séquence très burlesque de ski nautique involontairement acrobatique qui finira dans les airs, au bon vouloir d’un cerf-volant. Il va de soi qu’une famille doit à un moment donné (voire régulièrement) exploser pour éventuellement se retrouver sur une base plus saine. Une manière comme une autre pour chacune et chacun de comprendre sa place et son rôle (dans une famille et, plus largement, dans le monde), la vraie nature de ses problèmes autant que ceux des autres. À noter que *Freaky Friday* a jusqu’à présent fait l’objet de deux *remakes*, l’un plus mineur en 2018, l’autre tout aussi réussi en 2003, avec Jamie Lee Curtis et Lindsay Lohan. Ce dernier est à tous points de vue fascinant à comparer avec l’original. Un amusant jeu des différences s’impose en effet entre les deux films, entre deux époques distinctes en matière de préoccupations sociétales, d’identité féminine, d’individualisme et d’estime de soi.



↑ **The Shaggy Dog** de Charles Barton (1959) → **Face/Off** de John Woo (1997) → **Freaky Friday** de Gary Nelson (1976)



Jouer un rôle qui en joue un autre est une mise en abîme conceptuelle du métier d'acteur qui relève souvent autant de l'humour que de la folie.

UNE AFFAIRE DE SCHIZOPHRÉNIE

Dans le *thriller* d'action et de science-fiction *borderline* humoristique *Face/off* (1997), John Woo (grand cinéaste des pertes d'identité) fait grincer la machine des rôles inversés et, avec lui, l'exercice bascule dans le trouble, sur le terrain des angoisses parano. Dans ce film de vengeance et de traque policière psychologiquement des plus tordues, le visage d'un flic (John Travolta) finira sur le corps d'un criminel psychotique (Nicolas Cage) et vice-versa. Deux stars cultes aux jeux particulièrement stylisés qui vont bientôt, chacune, devoir jouer à l'autre. Thématiquement, formellement, *Face/off* est un grand film mais il est aussi l'occasion ô combien drôle et jouissive de voir Travolta s'approprier tous les tics de jeu hystériques de Cage et Cage singer jusqu'à l'absurde les célèbres mimiques attristées, associées d'habitude à Travolta. Dans un film qui n'est clairement pas drôle, il est fascinant de voir comment l'humour s'immisce néanmoins partout, dès lors que ces deux acteurs ne font plus qu'un. L'occasion d'une brillante double performance autoparodique et schizophrène pour un film qui allie constamment comédie et tragédie. Ici, devenir l'autre est un fantasme, une transgression de la chair aussi malade que libératrice. Un plaisir interdit qui véhicule ostensiblement son lot de souffrances. Attention, donc, à celui qui voudrait être autant lui-même que l'autre...

Pour un acteur, il s'agit cependant là d'un type de personnages particulièrement ludique et créatif à interpréter. Jouer un rôle qui en joue un autre est une mise en abîme conceptuelle du métier d'acteur qui relève souvent autant de l'humour que de la folie. La récente série Marvel, *WandaVision* (Jac Schaeffer, 2021), s'est particulièrement bien amusée avec ces idées. Il y est question d'un monde que l'on n'est jamais trop sûr de comprendre, où un couple de super-héros est coincé dans des sitcoms télé. À chaque épisode, ils changent de corps, d'époque et, bien sûr, de type de jeu. Ils sont prisonniers de réalités factices télévisuelles entre les années 1950 et les années 2000. Un plaisir de jeu évident pour Elizabeth Olsen (Wanda) et Paul Bettany (Vision) qui doivent interpréter 50 ans de télévision par le biais d'une multitude de corps et de psychés. Au fil des décennies, la comédie américaine change et les univers télé se transforment. Le jeu

comique pastiche les tics physiques de chaque époque : le burlesque fait place à l'ironie, puis au sarcasme, au je-m'en-foutisme et au narcissisme ; on évolue du maniérisme affecté des années 1950 à l'égoïsme blasé des années 2000, au gré de sauts temporels qui finissent par faire partie du quotidien : du jour au lendemain, Elizabeth Olsen est enceinte et, une vingtaine de minutes plus tard, deux enfants sont nés. À ses côtés, Paul Bettany passe, lui, de l'extravagance hystérique à l'autodépréciation amorphe et drôle, en personnage dépassé par la vitesse des événements d'une comédie devenue un espace anarchique de *cut-ups* à la Burroughs. Tout ne cesse de changer dans cet univers d'identités hors de contrôle qui fait rire, jusqu'à ce que l'on comprenne qu'à force de jouer les autres, il est normal que l'on oublie qui l'on est vraiment. Du côté de la comédie fantastique, *WandaVision* traite particulièrement bien de la fragilité d'un réel dont les frontières s'effondrent pour qui veut trop flirter avec le jeu des apparences. Rire de nos identités schizoéphrènes est de toute évidence une expérience cathartique, à condition bien sûr de ne pas oublier qui l'on est en cours de route.

UNE AFFAIRE DE PEUR

De telles histoires comiques et schizoéphrènes sur des identités en crise ne cessent de trouver un nouveau souffle. Du côté de l'horreur cette fois, *Freaky* (Christopher Landon, 2020) est un film bien de son époque qui s'amuse de façon rock'n'roll avec la notion d'identité fluide, en se faisant autant *remake* non officiel que pastiche irrévérencieux de *Freaky Friday*. Vince Vaughn y donne un délirant *one man show* dans le rôle d'un tueur psychotique accroc aux ados qui se retrouve dans le corps d'une adolescente (Kathryn Newton) alors que celle-ci se réveille dans le corps du monstre. On est bien loin des studios Disney. On intervertit maintenant les genres et l'on s'amuse gaiement à découvrir le sexe autant que le visage d'un(e) autre sur soi. L'apogée étant la scène où la jeune fille déclare son amour à un garçon, tout en ayant l'apparence de Vince Vaughn : le premier baiser romantique qui s'ensuit entre les deux personnages (et les deux acteurs) restera parmi les plus drôles et marquants du cinéma américain récent. De même que ce moment génial où le tueur en série pénètre pour la première fois dans le lycée dans son nouveau corps d'adolescente, réalisant soudain le potentiel illimité de meurtres qui s'offre à lui. Et si, en 2020, nous étions dorénavant tous devenus à la fois un monstre et une adolescente, pris dans un même corps ? Quand l'enfer est une comédie, où l'on s'égare toujours à vouloir être l'autre...